

Les créatures lovecraftiennes sont particulièrement vindicatives. Quand, en plus, elles se soumettent au désir de vengeance d'un initié, les victimes ont du souci à se faire... Publié dans Creeps N°2.

La mort sinueuse

Je ne dors jamais deux fois au même endroit. J'ai changé de ville tous les jours depuis un mois. Mon premier soin est de calfeutrer soigneusement toute ouverture qui se présente dans ma chambre, avant de chercher, le plus souvent en vain, un sommeil d'oubli. Pourtant, je sens l'être, la chose qui me poursuit, se rapprocher de jour en jour. Et ma peur augmente au fur et à mesure que je crois entendre un glissement répugnant s'approcher de la chambre minable que j'occupe ce soir dans un hôtel parisien. Peut-être le fait de consigner cette aventure par écrit pourra-t-il m'aider à surmonter ma terreur. Demain, je m'envole pour le Canada, un pays de glace et de neige où nul reptile ne peut survivre.

Mais autant commencer par le début. J'attendais un poste d'instituteur depuis un an, après avoir terminé mes études, quand un ami m'a signalé un emploi qui m'a immédiatement séduit. Il s'agissait de donner des cours à un enfant d'une douzaine d'années pendant les vacances d'été. Cette place exigeait quelqu'un de libre, car Robert Debrange, le grand-père et seule famille du garçon, habitait une propriété isolée au milieu de la Sologne, parmi les bois et les étangs. Je n'avais aucune attache, et mon ami m'avait affirmé que Debrange payait très bien.

Je me présentai un matin de la fin juin à la Héronnière, le domaine de Debrange. Il s'agissait d'une ancienne ferme remise en état avec beaucoup de goût, perdue au milieu d'hectares de forêt. D'un étang, situé à moins d'un kilomètre de la bâtisse, s'élevait une légère brume. C'était un spectacle assez charmant, et je fus d'emblée séduit par l'endroit. Debrange y habitait seul avec un couple de domestiques d'une cinquantaine d'années. Marc, son petit-fils dont les parents étaient morts dans un accident de voiture, les rejoignait pour les vacances. Sans attendre, je fus présenté au maître des lieux. Je dois avouer que Debrange me fut antipathique. Pourtant, son accueil avait été cordial, mais tout dans son aspect avait quelque chose de repoussant. Peut-être à cause de ses yeux froids, pleins d'ironie. Debrange et moi passâmes le reste de la journée ensemble à mettre au point le programme des cours que je donnerai à Marc. Pendant ce temps, j'eus tout le loisir d'étudier le vieil homme. Il ne paraissait pas ses soixante-dix ans, malgré ses cheveux blancs et ses rides. Vif, alerte, il parlait avec rapidité, tout en lui faisait penser à une énergie contenue, parfois avec difficulté.

Après avoir convenu d'un plan de travail satisfaisant, nous sommes descendus dans la salle à manger pour dîner. J'y fis la connaissance du jeune Marc, qui allait devenir mon élève pour deux mois. C'était un garçon éveillé, franc, et à cet instant je ne doutais plus que mon séjour serait positif.

En effet, que dire du premier mois, sinon qu'il fut agréable ? Mon emploi du temps comportait quatre heures de cours par jour, aux moments qui me paraissaient les plus appropriés. Le reste du temps, je le passais en promenades avec Marc, qui découvrait la nature avec enthousiasme. Dans la journée, j'avais peu de contacts avec Debrange. En revanche, après dîner, il m'invitait souvent à monter avec lui à la bibliothèque pour savourer un alcool. Une fois confortablement installés, nous discutons jusqu'à des heures tardives. Malgré ma répugnance du premier jour, je dois avouer que Debrange me traitait davantage comme un ami que comme un employé. De plus, sa conversation était passionnante. Debrange avait vécu une existence digne de Corto Maltèse.

À vingt ans, il avait décidé d'aller faire fortune en Amérique du Sud, et réussi ! Il revint dix ans plus tard en France pour se marier et fonder une importante maison de commerce. Durant ces dix ans, il fut marin, prospecteur, planteur d'hévéas. Outre son argent, il rapporta une foule de souvenirs étonnants. Un soir, il me raconta comment il avait, durant huit mois, partagé la vie d'une tribu d'Indiens qui ignoraient l'existence des blancs. Il fut bien accueilli par ces primitifs, car il mit ses connaissances médicales et techniques au service de ses hôtes. Il devint ainsi un membre influent de la tribu, et il fut initié à ses rites. Cette communauté vouait un culte particulier à son totem, le serpent anaconda, qui abondait à cet endroit.

— Il faut dire, m'expliqua Debrange, que cet animal est étonnant. Selon nos naturalistes, ce serpent peut atteindre sept mètres de long. Mais ces messieurs ne sont jamais allés dans les régions que je connais.

Il s'interrompit un instant, perdu dans ses souvenirs, puis reprit :

— Mes Indiens avaient une série de légendes très élaborées au sujet de ces animaux. Ils croyaient descendre d'un ancêtre reptilien nommé Yig. À la mort d'un membre de la tribu, on jetait le corps à la rivière. Là, il se réincarnait en anaconda. C'est pourquoi il était interdit de faire le moindre mal à un serpent, sous peine de mécontenter Yig.

— Ces serpents sont-ils venimeux ? demandai-je.

— Absolument pas. Ils tuent par constriction, comme le boa. Ils sont redoutables. Un jour, j'ai vu un spécimen qui devait bien mesurer dix mètres...

Je frissonnais un peu. Les serpents n'attirent pas ma sympathie, même les petits. Alors, un monstre de cette taille...

— Tenez, dit Debrange en se levant, je vais vous montrer quelque chose.

Il ouvrit le tiroir de son bureau, et en tira une sorte de bourse de peau. Il me la tendit en disant :

— J'étais si bien intégré à cette tribu qu'ils ont fait de moi un des leurs, un fils de Yig. Ce talisman m'assure la protection du dieu-serpent et garantit qu'après ma mort je deviendrai un des siens.

Ces mots furent prononcés avec un tel sérieux que j'en frémis un peu.

— On dirait, fis-je, que vous êtes converti à ce culte.

— J'ai vu trop de choses, répliqua-t-il d'un air sérieux, pour mépriser ces croyances.

Je l'avais vexé, avec mon scepticisme. Je changeai de sujet, puis prétextai la fatigue pour le laisser seul. Son histoire m'avait impressionné, non pas à cause de son contenu même, mais plutôt par l'espèce de conviction qui semblait habiter Debrange, car c'était un aspect nouveau de sa personnalité que je découvrais là.

Une nouvelle semaine passa après cette soirée. Puis le drame survint. Je tiens à répéter ici que je ne suis responsable en rien, comme l'a établi la police. Il s'agit d'un accident, atroce et imparable. Ce matin-là, Marc voulut aller faire un tour en barque sur l'étang situé sur la propriété. Debrange accepta, et comme il avait à faire, il me pria d'accompagner l'enfant. La journée s'annonçait belle, et le garçon était très heureux de cette promenade. La barque était une embarcation à fond plat, de forme rectangulaire. Je me mis aux rames, et nous nous retrouvâmes rapidement au milieu de l'étang, là où l'eau était la plus profonde.

Soudain, je sentis un choc dans le fond du bateau : nous avons touché une grosse branche qui flottait entre deux eaux, parfaitement invisible. La barque fit une brusque embardée, et, malgré mon ordre, Marc se dressa. Déséquilibré, l'enfant tomba lourdement dans l'eau verdâtre. Je me jetais à sa suite. Malheureusement, je suis un piètre nageur, et Marc semblait inerte, saisi par le froid. De plus, les branches s'agrippaient à lui comme autant de mains crochues et avides. Au bout de longues minutes, je dus renoncer. Je regagnai la rive à demi inconscient, couvert de vase et frigorifié. Debrange et son domestique, alertés par mes cris, mirent à l'eau une seconde barque et se précipitèrent à la rescousse. Hélas, je vis bien qu'il était trop tard lorsqu'ils ramenèrent un petit corps ruisselant et inanimé. D'une démarche d'automate, Debrange emporta le noyé vers la maison, sans un regard pour moi. Pendant que Victor, l'homme à tout faire, essayait vainement de me reconforter, les gendarmes du village voisin arrivèrent. Tant bien que mal, je regagnai la maison à mon tour.

Les gendarmes ne purent que constater le décès. Voyant que j'étais en état de choc, et incapable de répondre à leurs questions, ils décidèrent de m'accompagner à l'hôpital de Vierzon, en observation. C'est alors que Debrange, jusque-là prostré, sortit de sa torpeur et provoqua une scène qui, aujourd'hui encore, me fait frissonner de terreur : il se dressa devant moi et se mit à hurler.

— C'est votre faute, vous êtes responsable de sa mort, je vous l'avais confié. C'est votre faute !

Pendant qu'on essayait de le calmer, il voulut se jeter sur moi. S'il n'avait été solidement maintenu, je crois qu'il m'aurait tué. Puis, soudainement, il se calma, une lueur de folie passa dans son regard, sa physionomie changea, et il parla d'une voix rauque et basse qui n'était plus tout à fait la sienne :

— Sois maudit ! Par Yig et par Tlaloc, sois maudit ! Oh, Yig, accomplis ma vengeance, permets-moi de te l'offrir.

Il continua de m'invectiver dans une langue inconnue, aux accents rudes et étranges, où revenaient des mots que je transcrivais par : Yah ! Shub-Niggurath ! Et toujours la même syllabe, le nom de ce dieu indien, Yig. Je crois que je perdis conscience quelques instants, en partie à cause de mon état d'épuisement, en partie à cause de Debrange. Je voyais ses yeux noirs devenir encore plus durs et froids, comme deux pierres, et sa tête se balançait d'avant en arrière, comme... comme celle de ce boa que j'avais observé une fois dans un zoo, avant qu'il n'avale un lapin entier. De plus, les plaques de boue et de vase qui maculaient son visage commençaient à sécher, évoquant pour moi des écailles. Je ne pus en supporter plus. En essayant de fuir cette image hideuse, je me levai, et, trahi par mes jambes, je tombai en avant.

Je me réveillai à l'hôpital. J'étais hors de danger, et on me promit que je pourrais sortir le lendemain. J'étais évidemment très choqué par la mort de Marc, mais j'étais sûr que je n'étais pas responsable. J'avais risqué ma vie pour le sauver, j'avais fait tout mon possible. C'est ce que me confirma l'officier de gendarmerie qui vint m'interroger.

Cependant, je ne pouvais m'empêcher de me sentir misérable et effrayé au souvenir de l'attitude de Debrange. Je décidai de fuir cet homme, de m'arranger pour faire porter mes affaires chez mes parents, et de tenter d'oublier ce drame.

Le soir arriva. On me donna un sédatif pour me permettre de dormir un peu. Malgré moi, la pilule m'assomma, et je glissai dans un sommeil sans rêve jusqu'à trois heures du matin. Un cauchemar imprécis m'éveilla. J'étais seul dans la chambre à deux lits, et j'étais certain que toutes les fenêtres étaient bien fermées au moment où je m'étais endormi. La lumière du couloir, rassurante, filtrait sous la porte, et je me levai pour boire un verre d'eau. Soudain, mon cœur s'arrêta de battre, et j'eus l'impression que mon estomac se transformait en pierre. Sur le lit inoccupé, entre la fenêtre et moi, je vis une forme lovée, grosse comme ma cuisse. Une tête triangulaire et aplatie se dressa, me fixant de ses yeux immobiles. Je bondis sur la sonnette d'appel. L'infirmière de garde arriva aussitôt, allumant le néon qui inonda la scène d'une lumière tremblotante. Je portais des regards affolés sur le lit voisin. Rien, pas une trace, pas même un pli sur les draps blancs. Je dus fouiller toute la pièce avant de prétexter que j'avais fait un cauchemar. Rassurée, l'infirmière sortit. Mais je ne pus dormir cette nuit-là. J'étais certain d'avoir vu quelque chose de réel.

Le lendemain, j'étais arrivé à me convaincre, à la lumière du jour, que j'avais dû rêver. Éprouvé et bouleversé par les événements, je décidai de partir me reposer quelques jours chez mes parents, dans la région d'Orléans. Ils firent tout pour me remonter le moral durant les jours qui suivirent, mais chaque soir, au moment de me coucher, je ne pouvais me retenir de penser au monstrueux Yig et à son peuple d'hommes-serpents.

Une semaine plus tard, l'horreur se précisa. Vers minuit, Jerry, le fox-terrier de mes parents, qui dormait dehors, se mit à aboyer furieusement. Je me levai en hâte et enfilai un pantalon. J'entendis mon père sortir précipitamment. Jerry, tout à coup, hurla deux fois puis se tut. Je dévalai l'escalier pour trouver mon père accroupi auprès du corps disloqué du petit chien. Il n'y avait plus rien à faire pour sauver le malheureux animal qui semblait être passé sous un rouleau compresseur.

Nous rentrâmes à la maison, bouleversés. Ma mère s'effondra en voyant le corps du chien, et mon père me prit à part pour me demander d'une voix blanche :

— Sais-tu ce qui a pu faire ça ?

Je secouai la tête négativement, mais une idée atroce me trottait dans le cerveau. Mon père continua :

— Tu sais, j'ai vu quelque chose qui se glissait sous les buissons de la clôture, comme un énorme tuyau luisant. Le temps de contourner la haie, ça avait disparu...

Je ne pouvais rien dire de mes soupçons, sinon il m'aurait pris pour un fou. Car, comment expliquer qu'un anaconda me poursuivait peut-être de sa vengeance ? Cela m'aurait conduit au cabanon.

Le lendemain matin, je téléphonai à la Héronnière. La bonne me répondit avec des sanglots dans la voix :

— Monsieur Debrange est mort, Monsieur, le lendemain de l'accident du petit Marc. Le docteur a dit que c'était une crise cardiaque, rapport au chagrin...

Puis elle fondit en larmes. Je raccrochais lentement. Malgré ma répugnance à croire au surnaturel, je dus avouer que tout se passait comme si... Dans l'heure qui suivit, je fis mes bagages et partis. Je ne voulais pas risquer la vie des miens, si vraiment quelque chose me poursuivait. À ce moment-là, j'avais l'intention de semer quiconque voulait retrouver ma trace. Je sais maintenant qu'une sorte de lien nous unit, et que, partout où je vais, *il* me rejoint.

Ce soir, je termine mon récit. Je me sens soulagé, car tout ceci couché noir sur blanc me semble si aberrant que je serais presque tenté de rire de mon histoire. Je dois essayer de dormir. J'ai calfeutré toutes les issues et poussé mon lit contre la porte. Rien ne peut pénétrer ici. Demain, je serai dans l'avion.

Extrait du rapport confidentiel du commissaire R, concernant l'enquête sur le décès de Jérôme Savin :

« La macabre découverte du 20, rue X. est inexplicable. S'il s'agit d'un meurtre, alors c'est un meurtre en vase clos. En effet, les gardiens de la paix qui, à la demande du propriétaire de l'hôtel, ont trouvé le corps ont été obligés de démonter la porte, solidement bloquée par le lit de la victime. Le cadavre, gisant au milieu de la pièce, ne présentait aucune plaie extérieure. Par contre, tous ses os ont été brisés, comme si un éléphant s'était assis sur la poitrine de Savin. (...) On a découvert un carnet écrit par la victime. Il semble que ce qu'il contient soit le délire d'un paranoïaque (...) Une issue qui avait échappé à Savin a été découverte. Il s'agit d'un conduit d'aération de vingt centimètres de côté, dissimulé par un meuble. La grille rouillée qui le fermait a été retrouvée sous le meuble, mais rien ne prouve qu'elle soit tombée ce soir-là précisément.

Des spécialistes que j'ai consultés ont confirmé qu'un serpent, du genre boa constricteur ou anaconda aurait pu infliger de telles blessures à un homme.

Cependant, notre enquête prouve qu'aucun de ces animaux n'a été signalé volé ou échappé ces dernières semaines. Nous sommes donc dans le noir absolu pour conclure cette enquête. Néanmoins, notre médecin légiste, le Dr Bergier, nous a fait part d'une hypothèse curieuse : apparemment, Savin faisait une fixation sur les serpents. Or, il arriverait parfois que des hystériques ou des névrosés, sous l'emprise d'une terreur extrême, se crispent au point que leurs os ne résistent pas à la tension musculaire, et se brisent. C'est une thèse que nous pourrions adopter, en attendant des éléments nouveaux (...) »